

MODERNITÉS ALTERNATIVES

**L'historien face aux discours et
représentations de la modernité**

Denis Rolland & Daniel Aarão Reis Filho (dir.)

MODERNITÉS ALTERNATIVES

**L'historien face aux discours
et représentations de la modernité**

REMERCIEMENTS

Aux collègues brésiliens sans qui ce travail n'aurait pu voir le jour,
Marcelo Ridenti (Unicamp),
Paulo Knauss de Mendonça (UFF, Arquivo do Estado de Rio),

A Michaël Löwy, médiateur du projet initial,

Aux responsables de l'accord de coopération franco-brésilien CAPES-COFECUB
et à leurs secrétariats qui ont validé ce projet et permis les indispensables missions réciproques,

Aux responsables
du programme Pronex
et des Archives de la Ville de Rio
de l'Universidade Federal Fluminense,
de l'Unicamp,
de l'Université de Strasbourg,
du Pôle Brésil de l'université de Paris-Ouest
qui ont soutenu ces séminaires de travail.

À Joëlle Chassin et Marie-Hélène Touzalin, pour leur relecture.

Ce livre est issu du Séminaire International
"Modernités Alternatives",
réalisé les 21 et 22 août 2007,
aux Archives de la Ville de Rio de Janeiro
dans le cadre d'un projet de recherche
soutenu par un accord CAPES-COFECUB.

Edition et mise en page : Denis Rolland
De nombreux intertitres sont de la responsabilité de l'éditeur.

Maquette de couverture : Isabel Lavina d'après Gabriel Caymmi.

SOMMAIRE

Introduction	9
Première partie	
PENSER LA MODERNITÉ POLITIQUE EN EUROPE	15
1. Les fascismes	17
Rêve d'État moderne, Révolution et tradition : José Antonio Primo de Rivera, la phalange et la construction de la Nouvelle Espagne (1933-1936)	19
Marcello Caetano et l'espace de la modernité dans l'État Nouveau portugais	31
Le Troisième Reich et les usages modernes du passé : histoire nazie, science de lutte	47
Modernité et retard dans les luttes de libération coloniale : le cas angolais	57
2. Le communisme soviétique	73
Le système soviétique et la modernité : quantifier la démocratie économique comme la démocratie libérale pour tenter un bilan comparatif	75
Modernité et Union soviétique : y a-t-il un modèle soviétique du libéralisme avancé ?	85
Retour sur la modernité ou comprendre le passé pour penser l'avenir : expériences et perspectives du socialisme (XX ^e et XXI ^e siècles)	93
Deuxième partie	
PENSER LA MODERNITÉ POLITIQUE DANS LES AMÉRIQUES	113
1. De l'Argentine aux États-Unis : des vagues de modernité	115
Au carrefour des modernités républicaines : la franc-maçonnerie et les générations « atlantiques » (Mexique, Brésil, 1830-1870)	117
La modernité perdue de la France en Amérique latine	137
Les « nationalismes populaires » en Amérique latine : la modernité des révolutions cubaine et bolivarienne en débat	175
La Dictature militaire en Argentine : de l'oubli à la mémoire	193
À la recherche de la communauté aimée : l'idéal communautaire dans le mouvement pour les droits civiques aux États-Unis	207
2. Brésil : la modernité conservatrice des gouvernements militaires	221
Au risque d'une modernité et de l'incompréhension : l'autobiographie d'une directrice de la « Campagne de la Femme pour la Démocratie »	223
La gauche brésilienne et la modernisation conservatrice des années 1960-1970 : bilan historique et sociologique	243
Défendre la modernité de l'État brésilien face aux « réformes de base » : l'Ordre des Avocats du Brésil pendant la dictature (1964-1974)	253

Troisième partie

PENSER LES MODERNITÉS ESTHÉTIQUES ET CULTURELLES 289

1. La modernité au risque du nationalisme culturel.....291

Dostoïevski, la « Mère Russie » et l'Occident : une proposition alternative de modernité293

Modernité artistique et modernité politique : Portinari et les fresques du cycle économique ou
les conjonctions improbables de la modernité au Brésil307

Art étranger et modernité nationale : les sens de l'art étranger au Brésil durant la Seconde
Guerre mondiale321

2. La modernité au risque de la tradition335

La littérature de cordel au XX^e siècle : un archaïsme moderne ?337

L'institutionnalisation d'un discours de modernité alternative nationaliste : novation
esthétique et légitimation du Tropicalisme349

Modernité *New Age*, médecines alternatives et vulgarisation de « nouveaux » paradigmes ...369

Table des matières détaillée..... 383

INTRODUCTION

Denis Rolland
Université de Strasbourg
Directeur du groupe de Recherche FARE¹

« Les hommes n'ont jamais su l'histoire qu'ils faisaient »².

Raymond Aron, 1969.

« Dans les années 1960, l'histoire culturelle émerge comme le domaine le plus fréquenté et le plus innovateur de l'histoire »³.

Roger Chartier, 1998.

En ce début du XXI^e siècle, l'historien sait que l'histoire qu'il écrit est un terrain mouvant. « Au bord de la falaise », il sait que sa représentation est éminemment contingente, qu'elle peut différer très largement du vécu des contemporains, et que ce vécu fut multiple, au moins selon l'espace, le groupe social ou culturel ou le temps. La *Crise de l'histoire*, avec l'histoire des représentations, est salutairement passée par là.

Écrire des éléments d'histoire des perceptions et représentations de la modernité suppose de comprendre la croyance au progrès ; pas nécessairement « le » progrès, valeur absolue réifiée de nos sociétés libérales européennes, mais du moins une forme de progrès. Or cette croyance qui demeure un *topos* à peine contesté de nos sociétés contemporaines n'est commune ni à toutes les sociétés ni à toutes les époques.

L'Antiquité gréco-romaine vivait avec l'idée d'un temps circulaire ; les poèmes d'Homère et de Virgile possèdent cette vision cyclique du destin. C'est au Moyen Orient qu'apparaît, semble-t-il, l'idée du destin du monde conçu comme une ligne droite, une ligne du temps irréversible, avec un « avant » et un « après » indiscutables.

La modernité est généralement considérée comme le produit de cette autre conception du temps, linéaire : l'idée de progrès est alors possible. Rien n'est simple néanmoins en matière de modernité. Les deux conceptions, circulaires et linéaires coexistent durablement et mettent en jeu la définition même de la modernité. La Renaissance est ainsi indiscutablement une période d'ouverture scientifique, littéraire, religieuse et, avec la découverte de nouveaux mondes, géographique : elle s'inscrit donc dans une conception linéaire du temps. Mais la propre appellation de « Re-naissance », succédant aux années supposées obscures du Moyen Âge, évoque une nostalgie du passé antique et mobilise une conception circulaire du temps (notamment dans son opposition à la domination de l'Église catholique)⁴.

La modernité liée à une conception linéaire du temps est, selon beaucoup, née en Europe occidentale⁵. Il est évidemment hors de propos de discuter ici une date de naissance. Certains la trouvent à Rome, dans cette Antiquité tardive où s'affirme la chrétienté⁶. D'autres, au Moyen Âge, lorsqu'entre les XI^e et XIII^e siècles une transformation urbaine et commerciale eut lieu, qui donna naissance à la bourgeoisie. D'autres encore, dont Anthony Giddens, la voient émerger au XVII^e siècle⁷.

1. Professeur à l'Université de Strasbourg (UdS), Institut d'Études Politiques, directeur du groupe de recherches Frontières, Acteurs et Représentations de l'Europe (FARE), membre de l'Institut Universitaire de France, directeur d'Études au Centre d'histoire de Science Po Paris (denis.rolland@unistra.fr).

2. Raymond Aron, *Les désillusions du progrès. Essai sur la dialectique de la modernité*, Paris, Gallimard, 1969, p. 293.

3. Roger Chartier, *Au bord de la falaise, L'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 40.

4. Claude Fouquet, *Histoire critique de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 9.

5. G. Himmelfarb, *The Roads to Modernity*, New York, Vintage, 2004.

6. Peter Brown, *The Rise of Western Christendom, Triumph and Diversity, AD 200-1000*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

7. Anthony Giddens, *The Consequences of Modernity*, Stanford, Stanford University Press, 1990.

Ici, peu importe. Car ce qui est étudié dans ce livre est postérieur et plus restreint : le sentiment de modernité du XIX^e au XXI^e siècle, et en particulier les projets de modernités alternatives aux modèles libéraux appréhendés dans leurs différentes matrices (Angleterre, États-Unis et France), dans le monde occidental et dans ses périphéries : Europe, occidentale et orientale, et Amérique, du Nord au Sud. Mais cela ne simplifie rien : qu'on pense au communisme, au fascisme ou au national-socialisme comme « modernités alternatives » et l'on appréhende aisément l'ampleur des difficultés... Le concept de modernité se prête difficilement aux explications simplificatrices. L'historien doit contribuer à en manifester la complexité, en commençant par comprendre ce que certains ont vécu comme modernité ou comme voie vers la modernité. L'essayiste peut sans doute faire le tri et écrire que « beaucoup ont confondu la modernité avec des doctrines rétrogrades et funestes, qui ont engendré guerres et génocides »⁸. Mais, en ce qui concerne l'aire politique des modernités, l'historien ne peut ni ne doit accepter ce choix ou cette facilité excluante.

Dans notre monde contemporain occidental, il n'est *a priori* de valeur plus universelle que la modernité. Tout doit être moderne. Le propos de ce livre est précisément de faire quelques suggestions sur l'appréhension de propositions définies comme des termes d'alternative « moderne ». Cet ouvrage et le projet de recherche qui lui a donné naissance⁹ s'inscrivent alors dans une double perspective, d'histoire des représentations et d'histoire comparée.

La perspective adoptée est d'abord celle d'une histoire des représentations : qu'est-ce qui a été vécu par une partie des contemporains comme une « modernité » politique et/ou culturelle ? Par quel groupe et pourquoi ? Et comment se retournent, sont disqualifiées (ou pas) ces représentations de la modernité ? Ce travail est donc *a priori* détaché du discours qualifiant de l'histoire, échec ou victoire, progrès ou non. Mais il n'est pas si facile de changer notre approche rétrospective du moderne, tandis que toute tentative de distanciation « brechtienne » est aussi salutaire qu'illusoire.

L'histoire a très souvent consacré, hypostasié, les « avant-gardes ». Elle les a déracinées de leur champ social d'origine, ne jugeant que par la représentation ultérieure des fruits jugés modernes par un discours savant dominant. Elle n'a pas assez pris en considération le regard de certains contemporains, arrachant en quelque sorte ces mouvements « modernes » du temps, les inscrivant dans un « temps vide et homogène » de la modernité, pour reprendre les mots de Walter Benjamin.

Il s'agit aussi d'histoire comparée et d'histoire des relations internationales culturelles : pourquoi certaines populations ou certains groupes nationaux- et pas d'autres - ont vécu tel courant idéologique, tel événement, telle « novation » politique ou culturelle comme des modernités ? Qu'est-ce qui leur est apparu ou leur a été présenté comme « moderne » ? Qu'est-ce qui fait ou construit l'anomalie « moderne » ? Beaucoup de questions restent en suspens : la localisation et la datation des courants culturels transnationaux demeurent ainsi souvent impressionnistes. Comment manier les concordances chronologiques ? Ici, à travers ce phénomène des « modernités alternatives » et avec une perspective diachronique, on s'interroge sur les problèmes de convergence politique et culturelle, sur l'interaction de processus continentaux et locaux, sur des dynamiques parallèles. Dans quelle mesure les modernités sont-elles par exemple modulaires, susceptibles d'être transplantées voire adaptées d'un pays à l'autre ?

L'interrogation porte donc aussi bien sur des courants idéologiques et mouvements politiques (socialismes, fascismes, populismes par exemple) que culturels ou artistiques (les mouvements vécus ou non comme des avant-gardes). Si l'on a l'habitude de considérer comme modernes ces avant-gardes qui ont eu « raison » au regard du jugement discriminatoire de l'histoire, on a souvent négligé de considérer avec attention tous les autres mouvements se présentant ou se prétendant « modernes ». Et les situations qui semblent *a priori* claires ne le sont pas toujours lors d'un examen approfondi. Ainsi, le nationalisme a pu paraître une idéologie moderne, avant que les nationalistes ne revendiquent son ancienneté, et que les historiens ne redécouvrent « la modernité objective des nations »¹⁰. Ou, encore, dans quel champ, esthétique, politique et jusqu'à quel point le futurisme est-il moderne, notamment en raison de son lien au fascisme ? Bien sûr, le point de vue de l'historien demeure contingent : dans cet ouvrage, l'un des auteurs tente ainsi, non sans risque, de repenser le bilan d'une modernité qui a

8. Claude Fouquet, *idem*, p. 9.

9. Ce type de projet comparé, qui permet en outre à des historiographies de se rencontrer, de croiser modes de décryptage et interprétations aurait été strictement impossible à armer et faire fonctionner sans le support du projet CAPES-COFECUB.

10. Benedict Anderson, *L'imaginaire national*, Paris, Seuil, 1996, p. 18.

embrasé le monde après Marx, largement au-delà d'ailleurs des frontières d'un monde baigné par la modernité des Lumières.

Les mouvements se prétendant modernes sont parfois perçus par une partie ou la majorité des contemporains comme tels. En matière idéologique seulement, cette « modernité » des représentations s'est ainsi accolée à des mouvements auxquels, dans de nombreux cas, l'histoire de la seconde moitié du XX^e siècle a proposé des démentis collectifs : par exemple fascisme, national-socialisme voire communisme et tous ces gouvernements qui, dans des options très variées, volontiers argumentées comme anti-ou post-capitalistes, se sont affublés très officiellement dans leur définition de l'étiquette « moderne » ou « nouveau » (et l'on peut penser à des cas homonymes complexes et différents comme l'*Estado Novo* au Portugal ou au Brésil).

L'on peut prendre l'exemple de l'architecture, non développé dans les pages qui suivent. L'architecture allemande à l'ère nationale-socialiste apparaît volontiers aujourd'hui comme un projet archaïsant¹¹. Hitler prétendait cependant être l'architecte d'un monde nouveau. Le thème est même une antienne de la propagande nazie. Et les arts devaient construire ces représentations « neuves ». Il est certain qu'une grande partie de la population allemande (et pas seulement) de l'époque considéra les projets monumentaux du national-socialisme comme réellement nouveaux, tandis que les « avant-gardes » « anciennes » étaient déclassées comme « dégénérées ». Ce qui était neuf, moderne à ses yeux était le parti et ses créations. Lionel Richard a montré que cette architecture nazie fut souvent appréhendée comme réellement nouvelle ou, au moins, comme une « alternative » à l'opposition commune entre réaction et/ou modernisme, comme une modernité enracinée dans la tradition (ainsi selon Julius Posener en 1932, dans la revue française *L'Architecture aujourd'hui*). Pendant des décennies, jusqu'à la fin des années 1970, cette architecture d'un régime honni n'a guère suscité d'intérêt de part et d'autre du mur ; il n'y a là rien de surprenant. Elle est néanmoins redevenue un objet d'étude considéré avec intérêt, à travers des études, des expositions... Autre exemple, en Europe méridionale cette fois, comment ne pas considérer comme d'une certaine manière « modernes » les constructions du *Foro Italico* mussolinien¹² ? Dans le contexte de l'affirmation du postmodernisme, qui jette à l'ancan les constructions des années 1920 et 1930, tout comme la modernité du texte fondateur du Congrès international d'architecture moderne de La Sarraz en 1928 et de la Charte de Athènes de 1933, une forme de condamnation implicite de ces architectures nouvelles promues par les gouvernements totalitaires d'alors semble disparaître. Le néoclassicisme des monuments du Troisième Reich ne mériterait plus l'ostracisme consécutif à la guerre, et cela d'autant plus que les ruptures ne seraient pas aussi évidentes qu'on l'avait suggéré des décennies durant. En architecture, tandis que les nazis réduisirent l'indépendance créative du *Werkbund* (« L'Union par le Travail ») qui représentait la « construction neuve » à l'époque de la République de Weimar, et proposaient la fermeture du *Bauhaus*, ils poursuivirent le programme de construction de l'un et de l'autre ! De 1933 à 1937, beaucoup de responsables et d'anciens étudiants du *Bauhaus* participent de fait à la rénovation du paysage urbain et, en 1934, à une exposition « Peuple allemand/travail allemand » à Berlin - Walter Gropius et Mies van der Rohe entre autres¹³.

L'un des moyens les plus maniables pour définir l'espace de la modernité est peut-être de mesurer l'espace occupé par ses opposants et leur argumentation. Le rejet de la modernité n'est pas neuf : Caton l'Ancien voulait déjà protéger Rome des valeurs de la Grèce. Montesquieu et même Rousseau condamnèrent certains progrès de leur temps. Comme le constate Claude Fouquet dans un ouvrage récent déjà cité¹⁴, il y a au moins trois manières de s'opposer à la modernité.

D'abord en niant de manière globale ou partielle l'idée de progrès humain : c'est la version de tous ceux pour qui un texte religieux « dit tout », de tous les fondamentalistes religieux, des créationnistes, de nombreux néoconservateurs nord-américains... Mais il existe aussi, depuis le XVIII^e siècle, une forme traditionnelle plus complexe de négation de la modernité à travers la condamnation du progrès, à travers la nostalgie d'un âge d'or ou de l'état perdu de nature. Même les hommes qui eurent un rôle fondamental au moment de la Révolution, qui tous voulurent être « modernes », avaient souvent la nostalgie d'un passé idéalisé, l'idée de reprendre le fil perdu du passé : Saint-Just rêvait de la Grèce de Sparte, Bonaparte de l'Empire romain...

11. Lionel Richard, *Le nazisme et la culture*, Bruxelles, Complexe, 1999.

12. Anciennement Foro Mussolini. Cf. Adelin Guyot, *L'Art nazi*, Bruxelles, Complexe, 1996.

13. Lionel Richard, *Le nazisme et la culture*, Bruxelles, Complexe, 1999, p. 41.

14. Claude Fouquet, *Histoire critique de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 2007.

